

Débat
À propos de *L'orgasme au féminin*

Lise Dunnigan et Christine L'Heureux

Numéro 8, hiver 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1664ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dunnigan, L. & L'Heureux, C. (1983). Débat : à propos de *L'orgasme au féminin*. *Nuit blanche*, (8), 8–10.

à propos de "L'orgasme au féminin"

L'orgasme
au
féminin



L'édition remaniée du livre L'orgasme au féminin (Le jour, éditeur, 1982) méritait à notre avis plus qu'un simple compte rendu. C'est pourquoi nous avons laissé à Lise Dunnigan le droit de prendre un peu plus d'espace qu'à l'habitude. Elle a eu la bonne idée d'écrire à Christine L'Heureux pour en savoir plus long sur ce livre et plus spécifiquement sur la position de Christine face à la pornographie. Cet échange épistolaire permet à une critique de se placer moins haut en parlant d'un livre et donne à l'auteure l'occasion de mieux expliquer son point de vue. Nous les remercions beaucoup.

Chère Christine,

J'ai mis passablement de temps à t'écrire, comme tu vois. Je ne trouvais pas le moyen de placer dans un si petit espace tout ce que j'avais à te dire. Et au fond j'étais surtout embêtée par une sorte de chaleur que je cherchais vainement à mettre dans mes commentaires et qui ne passait pas; il aurait été plus facile pour moi d'être dure ou sarcastique, car j'ai reçu plusieurs des pages de ton nouveau livre comme une raillerie à l'égard de ce que je suis comme féministe et comme femme.

L'une des choses qui m'ont beaucoup surprise dans le nouvel *Orgasme au féminin*, c'est la façon dont tu abordes les images de mère et de putain. Un peu comme toi, j'ai classé cette vieille dichotomie parmi les plus grands obstacles à l'autonomie sexuelle des femmes: tant que nous sommes divisées intérieurement, forcées de barrer l'une ou l'autre partie de nous-mêmes, nous restons déconnectées de notre pouvoir et de nos énergies sexuelles. Mais ce qu'il faut voir en plus, c'est que du même coup nous sommes divisées entre nous car nous ne pouvons plus voir les autres femmes qu'à travers ces mêmes catégories.

Ta façon de t'adresser aux femmes dans tes deux premiers textes en est un exemple. Lorsque tu renverses la hiérarchie culturellement établie entre les deux termes, la mère devenant cette fois la dangereuse semeuse de troubles, et la putain celle par qui viendraient l'harmonie et la paix, l'inversion a quelque chose d'intéressant; mais elle nous reconduit assez vite à un schéma familial lorsque tu en viens à blâmer les mères d'inspirer à leurs filles

une méfiance injustifiée envers les hommes, et d'être en cela la cause première de la guerre des sexes. On pourrait sûrement retenter l'exercice sans tomber dans cette forme de procès. D'autre part, je n'arrive pas à croire qu'il suffirait de faire davantage confiance aux hommes dans nos rapports amoureux pour que s'évanouisse un problème collectif de domination économique et sexuelle. Je dirais plutôt qu'un peu plus de confiance en nous et entre nous ne ferait pas de tort à l'ensemble de nos rapports (pas seulement sexuels) avec les hommes.

Mais au fait, où as-tu donc trouvé une telle mise en accusation des mères dans les témoignages que tu nous présentes? Je les ai relus attentivement tous les dix et je n'en vois franchement qu'un seul qui suggère cette idée. Comme tel, le besoin qu'expriment ces femmes d'être mises en confiance au moment d'une rencontre sexuelle ne m'apparaît pas bien mystérieux: plusieurs parlent clairement de leur peur d'être enceintes, de la violence des rapports physiques, d'expériences décevantes... Et tu le dis toi-même plus loin: quand il s'agit de baiser, il faut beaucoup de confiance pour laisser à l'autre la direction des opérations. N'est-ce pas là le rôle que les femmes sont encore appelées à jouer le plus souvent?

Parlons maintenant du désir. Le texte de Lorraine Leclerc, que tu as ajouté à la nouvelle édition, fournit un point de départ intéressant. Lorraine remarque en effet que les femmes sont tellement sollicitées partout où elles vont qu'elles passent le plus clair de leur temps en réaction au désir de l'autre. J'ajouterais que lorsqu'on se voit représentée uniquement comme objet de désir à long terme d'année dans l'environnement, il devient fort difficile d'éprouver son propre pouvoir de regarder, de désirer l'autre, et de se départir de ce rôle de résistance constante.

Photo A.M. Guérineau



Lise Dunnigan

Je vois en cela la contrepartie de ce fantasme de distanciation que tu observes dans le comportement sexuel des hommes ainsi que dans leur pornographie. Mais tu remarqueras qu'il s'agit chez eux de distanciation *émotive* puisqu'au plan physique et surtout génital, leur fantasme le plus commun serait plutôt celui du rapprochement immédiat et répétitif. Dans ce contexte il n'y a pour moi rien d'étonnant à ce que les femmes se pâment sur ces romans Harlequin qui leur permettent d'oublier un instant que les hommes ont une queue, pendant que d'autre part ces derniers entretiennent leur propre phobie en achetant la garantie *Pen-thouse* (ou autre) de protection contre tout rapport émotif avec les femmes.

Je vais terminer bien sûr avec ce plaidoyer en faveur de la pornographie sur lequel ton nouveau livre s'achève. Je suis bien prête à entendre des arguments en ce sens, mais il faudrait d'abord que tu m'expliques cette mise en garde dès les premières lignes au sujet de la violence qui à ton avis n'existe à peu près pas, que tu n'as pratiquement jamais vue et dont tu n'as pas envie de parler, alors que tu consacres la moitié de ce texte à expliquer ta fascination pour *Histoire d'O*. Je ne veux pas contester une telle fascination, mais je souhaiterais qu'on puisse en parler sans faire comme si la violence et l'humiliation y étaient peu de chose, et comme si dénoncer cela, c'était refuser notre sexualité profonde.

Ah, et puis j'en aurais encore long à dire sur ce texte, mais pour finir, j'irai tout droit à mes seules vraies questions. Deux choses m'ont fortement intriguée. D'abord le fait que tu n'aies pas trouvé dans les revues porno ce qu'il te fallait pour remplacer les dessins de Betty Dodson qui illustraient la première édition: je me suis demandé ce que tu cherchais au juste et en quoi la porno ne faisait pas l'affaire à tes yeux. Ensuite, cette sorte d'exaltation chez les femmes qui ont accepté de poser pour tes photos, et surtout ton propre étonnement devant la beauté de leur sexe: comment expliquerais-tu que la pornographie avec laquelle tu es pourtant familière ne t'a jamais transportée de cette façon? Moi, c'est de ce côté-là et avec nos propres yeux que j'ai envie de chercher.

Lise

P.S. Quand j'ai le goût de faire l'amour, enceinte de six mois, est-ce un désir de mère ou de putain?

Bonjour Lise,

Je suis très étonnée parce que, après plusieurs lectures de ta lettre, je me suis rendu compte que j'étais globalement d'accord avec ton commentaire. Il m'a fallu d'autant plus de temps que j'ai d'abord cherché nos oppositions, parce

que je me sentais prête à livrer bataille et à défendre mon point de vue envers et contre tous. Toute mon énergie est passée, au début, à interpréter chacune de tes phrases et à porter des jugements le plus rapidement possible... pour ne pas avoir à changer d'avis. Parce que, quelque part en moi, je suis certaine d'être bien plus fine que les autres. Belle façon de me protéger!

Ce que j'ai envie de dire sur cette deuxième édition de *L'orgasme au féminin*, c'est que j'y ai mis beaucoup de moi-même et que j'ai essayé d'y expliquer où j'en étais rendue dans ma démarche de femme et de féministe. Une de mes erreurs a été de m'en prendre au mouvement féministe en général: en fait, c'est toujours à moi que je m'adresse tout le long de ce livre... à la sorte de féministe que j'ai été, parfois. Et je ne suis pas tendre, à ces occasions-là, je te l'accorde. Pour dire vrai, je n'ai pas encore beaucoup appris la compassion envers moi-même... et je suppose que cela déteint sur le monde extérieur.

Tout le propos du livre, à mon avis, tient en une phrase: ne plus partir de ce que je devrais être, mais plutôt de ce que je suis. C'est ce que disait la première édition et c'est, je crois, ce que je continue de faire dans cette nouvelle édition, en parlant de ce que je suis comme femme et aussi en abordant la pornographie. J'ai passé des années à vouloir changer les hommes et à me plaindre d'eux: pour moi, c'est un cul-de-sac. Ou bien je pars de ce qu'ils sont et je travaille à partir de là, ou bien je deviens aigrie et je me complais à faire bien pitié. J'ai passé aussi des années à avoir une vision idéalisée de moi-même et des femmes en général. Mais à 36 ans, je me suis retrouvée baignant dans mes contradictions et sur le point de me noyer. Parce qu'il y avait un écart trop grand entre mon discours sur les femmes et ce que je vivais dans la réalité, entre la féministe et la femme en moi.

Il fallait que je le dise, parce que j'avais l'impression de tricher sinon, et aussi parce que j'avais l'impression que d'autres femmes allaient se reconnaître dans ces mêmes contradictions. Je sais que j'ai pris un risque, que j'ai choqué, mais je refuse, dans ma vie, d'avoir une position féministe invulnérable, rigide et de donner toujours l'impression que je détiens la vérité. Ça ne m'avance à rien de tenir à mes positions coûte que coûte. Je ne veux pas parler seulement de ce que je devrais être, mais aussi de tout ce qui grouille en moi et qui me permet de rester en vie... j'aurais pu le faire avec moins d'arrogance, je te l'accorde. Ce livre a été écrit sous le coup de la colère, de la rage aussi parfois: j'ai dit là où j'en étais rendue.

Là où j'en suis, en ce moment, c'est que j'essaie de voir quelle est ma part de responsabilité



Christine L'Heureux

dans ce qui m'arrive dans mes rapports avec les hommes. C'est pour cette raison que j'ai parlé des mères: parce qu'elles peuvent intervenir sur ce que sont les hommes. Christiane Olivier, avec *Les enfants de Jocaste*, a été d'une importance capitale dans ma démarche... parce qu'elle a osé remettre en question les femmes dans leur rôle de mère, parce qu'elle m'a appris là où les femmes pouvaient agir et non pas seulement ce que les hommes n'avaient pas fait depuis des siècles.

Et maintenant la pornographie! J'ai osé... et je ne le regrette pas. Oui, je me suis portée à la défense de la pornographie (et je suis d'accord avec toi, je n'avais pas à me protéger avec cette mise-en-garde-sur-la-violence-dans-la-porno). Toujours pour les mêmes raisons: ne plus partir de ce qui devrait être, mais plutôt de la réalité. Et là je vais te citer; je ne veux plus «oublier un instant que les hommes ont une queue» parce qu'ils en ont une, que je le veuille ou non. Et si les hommes ont la «phobie», comme tu le dis, d'un rapport émotif avec les femmes, les femmes, elles, ont la phobie d'un rapport génital et préfèrent dans les romans à l'eau-de-rose, amputer les hommes de leurs queues. Et encore une fois, quand je parle des femmes, c'est de moi dont il est question, avant tout.

Si on excuse le besoin des femmes de se pâmer sur les romans à l'eau-de-rose, on se doit d'excuser le goût des hommes pour *Penthouse*, sous peine d'instaurer un régime bien connu: celui du deux poids, deux mesures.

Je suis souvent écoeurée de voir à quel point l'image de la femme sert à toutes les sauces, «d'être représentée uniquement comme objet de désir». C'est vrai. Ça me rend agressive, je me dis que je n'ai plus rien à faire avec les hommes, que de toute façon, ils ne comprendront jamais rien. Mais ça commence à me rendre de plus en plus agressive de voir toute l'énergie que j'ai mise dans ma vie à nier que les hommes avaient une queue. Et j'ai surtout de plus en plus le goût de voir ce que je peux faire pour que toute cette agressivité-là tombe. Tout ce que j'ai trouvé pour l'instant, c'est de tenter de me mettre à l'épreuve et d'étrener mon désir. Pour cela, j'ai besoin d'arrêter de me plaindre de mon sort, d'arrêter de me plaindre des hommes: j'ai besoin de prendre ma vie en charge (c.-à-d. ma sexualité dans ce cas précis), de regarder en quoi je suis responsable... et de foncer. Avec une seule volonté: qu'il n'y ait pas de perdants.

N.B.: Pour répondre précisément à ta dernière question, j'ajoute que les revues porno n'ont pas répondu à mes attentes pour une raison bien simple: je cherchais des photos très détaillées de vulves et dans ces revues, on ne trouve rien de vraiment explicite, qui donne une idée précise des différences entre chaque femme.

Et l'exaltation venait tout simplement de cette complicité entre les femmes devant la découverte de nos corps. J'ajoute qu'il s'agissait d'exaltation et non d'excitation (sexuelle).

Christine

Aimez-vous vraiment le théâtre?

26

Vient de paraître

Jeu 25

«questions de mise en scène»

294 pages, illustré

125

Abonnements

1 an (1983) Jeu 26 à 29 incl.

Individu*

245

Institution

275

2 ans (1983/84) Jeu 26 à 33 incl.

Individu seulement*

445

1 an à l'étranger (1983)

Individu, par voie de surface

295 / 168FF

Individu, par avion

405 / 232FF

Institution, par voie de surface

325 / 185FF

Institution, par avion

435 / 250FF

*Avec chaque abonnement individuel, l'abonné(e) reçoit gratuitement l'affiche originale «Jeu 1983» (35cm x 70cm) dans un rouleau protecteur.

Autres séries

1976/77/78 (Jeu 1 à 9)

505 / 290FF

1979 (Jeu 10 à 13)

205 / 116FF

1980 (Jeu 14 à 17)

225 / 128FF

1981 (Jeu 18 à 21)

255 / 145FF

1982 (Jeu 22 à 25)

255 / 145FF

Pour renseignements: 288-2808

ou faites parvenir un chèque ou mandat en dollars canadiens ou en francs convertibles aux

Cahiers de théâtre Jeu
Case postale 1600, succursale E
Montréal, Québec, Canada H2T 3B1

nom

adresse

ville

province/pays

code postal

téléphone

signature

occupation